

La galaxie yiddish

Royaumes juifs. Trésors de la littérature yiddish, tomes I et II.
Anthologie de textes yiddish en prose, établie et présentée par
Rachel Ertel, Robert Laffont, « Bouquins », tome I : 960 p.; tome
2 : 1 067 p.

Chantal Ringuet

Number 233, July–August 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61931ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ringuet, C. (2010). Review of [La galaxie yiddish / *Royaumes juifs. Trésors de la littérature yiddish, tomes I et II.* Anthologie de textes yiddish en prose, établie et présentée par Rachel Ertel, Robert Laffont, « Bouquins », tome I : 960 p.; tome 2 : 1 067 p.] *Spirale*, (233), 55–57.

une autre langue, l'anglais, ainsi qu'aux écritures étrangères, par un travail de citation bien maîtrisé. À l'image de la chambre noire de la mémoire, la « *chambre claire* » de l'écriture se veut poreuse et éclectique. Moins ludique que savante, la poésie de Turcot ne tourne jamais à vide et sait éviter les pièges de la schématisation et du procédé. Si le discours tenu sur l'archive et sur la photographie est de l'ordre du déjà-dit (par Pierre Nora et par Roland Barthes, notamment), la conviction qu'un savoir littéraire, fictionnel, détient une vérité qui dépasse les sciences de l'homme est un peu plus osée. En outre, la théorie est intégrée de façon plutôt convaincante à l'écriture poétique : de l'architecture du recueil à sa formalisation et jusqu'au vers de Turcot, tout ici respire l'unicité d'une pensée et d'une voix. Pensée de l'exceptionnalité de l'histoire et de la

puissance de la fiction comme mode d'appréhension du passé. Voix polymorphe, qui a le sens de la rupture et du silence et fait vibrer une subjectivité inquiète, navigant à vue entre description appliquée et introspection critique. On ne saurait faire de Turcot un néo-rhétoricien, mais il ne fait pas de doute qu'il mesure les effets de la parataxe ou de l'espacement par le blanc sur l'organisation interne du vers et du sens. On remarque dans son livre une véritable intuition prosodique, par exemple dans la dramatisation induite par l'emploi plus classique d'un lexique lyrique, de jeux de sonorités, d'un dodécasyllabe bien senti, d'une métrique et d'une accentuation décroissantes dans la dernière strophe du poème « Dormir comme une roche » : « *au fond je suis un fossile qui s'éternise / sommeille dans une pierre drapée / qu'érode le jour.* »

Plus singulier que *Derrière les forêts* (en lice pour le prix Émile-Nelligan 2008), *Cette maison n'est pas la mienne* emboîte le pas à plusieurs recueils de poésie québécois parus ces dernières années renouant avec une narrativité prétendument anglo-américaine. On pourrait lire en ce sens l'épigraphe de Stéphanie Bolster, quoique la parenté aussi bien formelle qu'épistémologique entre le livre de Turcot et *Pierre blanche* dépasse la simple appartenance à une tradition littéraire. Le recueil de Turcot atteste également la vitalité de cette « *miniature en pays perdu* » qu'est la Peuplade. Depuis trois ans, cette maison d'édition confidentielle relève le pari risqué d'une littérature publiée en région qui ne soit ni régionale, ni régionaliste. Autre façon d'habiter les marges ou, comme l'affirme sa devise, d'amener la poésie et l'art à peupler le territoire. †

La galaxie yiddish



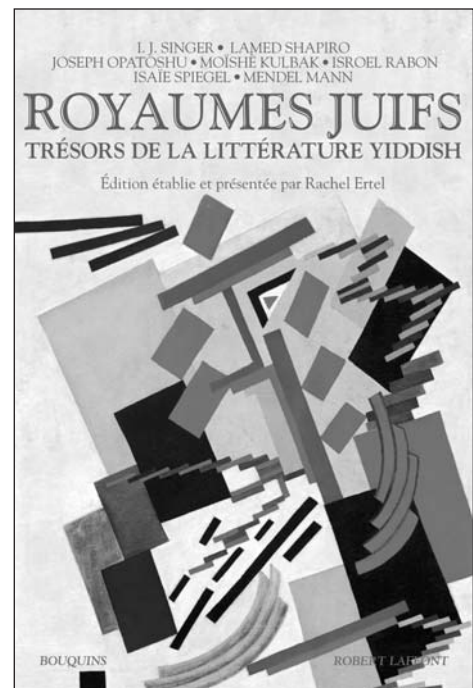
PAR CHANTAL RINGUET

ROYAUMES JUIFS. TRÉSORS DE LA LITTÉRATURE YIDDISH, TOMES I ET II

Anthologie de textes yiddish en prose, établie et présentée par Rachel Ertel, Robert Laffont, « Bouquins », tome I : 960 p. ; tome 2 : 1 067 p.

De la fin du XIX^e siècle jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, la littérature yiddish a connu un déploiement extraordinaire dans l'ensemble de la diaspora. Ce tournant amorcé par Mendele Mokher Sforim, Sholem Aleichem et Itshok Leybush Peretz, les trois « pères fondateurs » de la littérature yiddish moderne, lui a permis de se situer au confluent d'influences croisées, de manière à entremêler des éléments propres au judaïsme traditionnel à des courants littéraires et esthétiques

d'avant-garde, tout en intégrant des matériaux linguistiques issus des sociétés dans lesquelles les Juifs ashkénazes ont évolué. Malgré sa richesse et son ouverture sur le monde, cette littérature est toutefois demeurée largement méconnue, en partie faute de traductions disponibles et d'une large distribution des ouvrages. L'anthologie en deux tomes *Royaumes juifs. Trésors de la littérature yiddish* de Rachel



Ertel remédie partiellement à cette lacune, en faisant découvrir au lecteur francophone quelques textes fondateurs de cette littérature à l'époque moderne.

Publiée moins de dix ans après la parution chez Gallimard de l'*Anthologie de la poésie yiddish. Le miroir d'un peuple* de Charles Dobzynski (2000), cet ouvrage ayant bénéficié du soutien de la Fondation pour la mémoire de la Shoah réunit treize traductions de textes de prose (signées, entre autres, par Delphine Bechtel, Jacques Mendelbaum et Rachel Ertel elle-même) ayant déjà été publiées chez d'autres éditeurs dans les années 1980 et 1990. Pour la première fois, celles-ci sont réunies au sein d'une anthologie. Le premier tome se compose de textes fondateurs de la littérature yiddish moderne signés par Mendele Mokher Sforim, I. L. Peretz, Sholem Aleïkhem et Sholem Asch auxquels s'ajoutent des textes moins connus mais tout aussi puissants de Der Nister et Dovid Bergelson. Le deuxième tome présente des œuvres de facture moins classique. Les écrivains émigrés aux États-Unis sont ici à l'honneur : outre les récits d'Israël Joshua Singer, le frère aîné et mentor du très célèbre Isaac Bashevi Singer, l'ouvrage regroupe les textes de Lamed Shapiro et Joseph Opatoshu. En parallèle à ces auteurs émigrés vers l'ouest font écho les œuvres de deux écrivains ayant plutôt choisi Vilnius, la « Jérusalem de Lituanie », en tant que foyer d'adoption : Moyshe Kulbak et Israël Rabon. L'ensemble de ces œuvres, dont la valeur littéraire est indiscutable, donnent un aperçu de la richesse si caractéristique de la littérature yiddish.

UNE « LITTÉRATURE SANS FRONTIÈRES »

Dans son introduction au premier tome, Rachel Ertel dresse un portrait synthétique et cohérent de cette « littérature sans frontières » qui s'est développée dans le *yiddishland*, terme désignant le vaste territoire d'Europe de l'Est qui fut le berceau de la culture yiddish. Développant un propos analogue à celui de Jean Baumgarten dans *Le yiddish. Histoire d'une langue errante* (Albin Michel, 2002), l'auteure retrace les moments clés et les principales composantes de cette littérature qui se divise

en deux ensembles distincts : littérature yiddish ancienne (xii^e au xv^e siècle) et moderne (xv^e au xx^e siècle). On retiendra, en particulier, que la littérature yiddish moderne a connu un essor significatif grâce à l'émergence de la *Haskalah* (les Lumières juives) au xviii^e siècle. Refusant le processus d'assimilation amorcé par les *maskilims* (les intellectuels « éclairés »), qui avaient choisi d'élire l'hébreu comme langue principale du peuple juif, les yiddishistes ont développé alors une littérature prolifique à un rythme accéléré. Puis, un nouveau tournant survint durant le dernier tiers du xix^e siècle, lorsque d'importantes transformations sociales et techniques ont favorisé l'émergence d'une culture cosmopolite et diversifiée en langue vernaculaire. L'envol de la presse et l'évolution de l'imprimerie permirent la distribution de nombreux ouvrages populaires dans les *shtetelekh* (petites bourgades) d'Europe centre-orientale, ainsi que la multiplication des troupes de théâtre, qui jouèrent un rôle de premier ordre dans l'éducation des masses juives. Par conséquent, la littérature yiddish connut une croissance exponentielle. L'introduction du premier tome situe les textes présentés dans leur contexte socio-historique de production de manière à montrer que cette « petite littérature », pour reprendre les termes de Kafka, tout en ayant toujours eu à lutter pour sa reconnaissance, s'est hissée au rang de littérature mondiale. De fait, elle a accueilli les grandes mutations du monde européen et les transformations profondes du judaïsme traditionnel, qu'elle a décuplées avec une force exemplaire à travers la diaspora jusqu'aux années 1930, entre autres grâce au soutien de l'État soviétique. Au point qu'elle forme aujourd'hui « un continent impressionnant, dont des domaines entiers restent encore à découvrir ou à étudier », comme l'a souligné Baumgarten.

UN UNIVERS FASCINANT

Le lecteur est ici convié à découvrir un univers novateur qui traduit les aspirations profondes et les préoccupations des lecteurs juifs, de la fin du xix^e siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres. Les textes qui appartiennent à la littérature yiddish classique — « classique » devant être entendu ici comme « originaire » ou « fondateur » de la littérature moderne,

et non selon sa signification française — dépeignent le portrait de la vie juive dans les *shtetl* d'Europe de l'Est. Par exemple, *Gens de Kasrilevkè* de Sholem Aleïkhem illustre cette situation. Décrit par Ertel comme un « mythe de la conscience collective, un mythe d'origine des Juifs ashkénazes dispersés », cette chronique qui s'apparente à des récits de voyage porte sur une bourgade fictive composée de Juifs qui sont aux prises avec diverses formes de souffrances qu'ils réussissent le plus souvent à transcender. Doté d'une oralité débridée, le texte se caractérise par un déferlement de mots qui rend compte de l'agitation, mais aussi de la vitalité d'un peuple reclus vivant dans une situation précaire : « *Nichée dans un coin perdu, retranchée du monde environnant, cette ville paraît esseulée, rêveuse, enchantée et absorbée en elle-même, tout comme si rien ne la concernait du bruit et de la fureur, de l'agitation-précipitation-excitation-dévoration mutuelles, ni de toutes ces choses semblables et excellentes que les hommes ont pris la peine de créer, inventant à leur intention une infinité de noms tels que "Culture", "Progrès", "Civilisation", et autres vocables devant quoi l'honnête homme tire respectueusement son chapeau. Petits, tout petits bonhommes!...* »

Quant aux textes de facture moderne, ils se distinguent par leur vision cosmopolite du monde, leurs formes littéraires novatrices et leur façon singulière de dépeindre une humanité évoluant dans le chaos de l'histoire par suite de l'éclatement du ghetto. Le rapport à l'identité s'y affirme par la mise en scène d'une situation diasporique qui convoque tantôt la cohabitation d'espaces géographiques pluriels, tantôt un parcours à travers des lieux brouillés. Ainsi, *Des graines dans le désert* de Mendel Mann regroupe quarante récits se déroulant dans de nombreux pays (Russie, Pologne, États-Unis, Israël et Australie) qui se font écho les uns aux autres par le biais de jeux intertextuels. Suivant la deuxième perspective, la nouvelle *Autour de la gare* de David Bergelson prend place dans un lieu flou, sorte de *no man's land* baignant dans la tristesse et la mélancolie. Enfin, cette situation diasporique est également montrée, dans *La rue* d'Israël Rabon, sous l'angle de l'enracinement dans un espace précis

et impersonnel. Racontant l'errance hallucinée d'un soldat démobilisé après quatre années de combat contre les armées prussiennes, puis contre les armées bolcheviques, *La rue* est bien l'œuvre de l'aliénation totale où l'identité est réduite à néant. En somme, les œuvres présentées dans *Royaumes juifs* ont la caractéristique commune de représenter l'identité juive yiddishophone à travers des espaces diversifiés, au sein desquels les protagonistes sont appelés à se redéfinir sans cesse en s'appuyant sur une forte tradition judaïque d'où résultent des tensions dynamiques entre joie et désespoir, survivance et création, de telle sorte qu'ils sont en mesure, au final, de ne pas chavirer.

LA TRADUCTION DU YIDDISH. ENTRE TRANSCENDANCE ET TÉMOIGNAGE

Selon Ertel, « [l]e traducteur du yiddish est dans une situation paradoxale. Il ne dispose que de la langue d'arrivée. Sa langue de départ : une inconnue, constitutive pourtant de son être, vouée à la "traduction absolue" selon la formule de Derrida. Il est condamné, souffle coupé, à prendre, cueillir, accueillir des fragments, des éclats, à recoller les morceaux de la

œuvres écrites dans cette langue convie à la hantise et à l'anéantissement, tant elle fait revivre des souvenirs de la Shoah. En outre, le regard que pose Ertel sur le monde yiddish sous-entend que la traduction des œuvres écrites dans cette langue serait un acte réservé aux Juifs ashkénazes qui en sont les héritiers. Que dire, dès lors, des *goyim* qui ont choisi de l'apprendre, voire de la traduire ? Certes, le yiddish pose des conditions de traduisibilité particulières et il est « impossible de ne pas tenir compte du "monde blessé" à la source de ces œuvres », ainsi que l'exprime encore Sherry Simon. Mais la traduction et, de manière élargie, la transmission du yiddish doivent-elles demeurer pour autant l'apanage d'une communauté repliée sur elle-même ?

Contre cette perspective, certains observateurs estiment plutôt que la langue est désormais une source inépuisable de productions scientifiques, culturelles et artistiques. Une telle position est défendue par l'Américain Jeffrey Shandler, d'après qui la langue est entrée, depuis la deuxième moitié du xx^e siècle, dans un « mode post-vernaculaire » de transmission, à savoir un mode créateur de diffusion à l'échelle internationale, milieu juifs et non juifs confondus, qui résulte justement de la disparition progressive

monde fermé, hanté, comme on l'a vu, par le spectre de la Shoah. Un monde, en somme, dont il serait impossible de faire le deuil. Or c'est ici que le bât blesse : en faisant de la traduction du yiddish la tâche d'une communauté précise, celle de ses survivants, l'auteure favorise un certain repli sur soi. Cette situation est perceptible à travers deux éléments précis : l'usage d'une translittération du yiddish qui ne respecte pas les normes de standardisation de la langue du YIVO (Institute of Jewish Research de New York) et l'omission de certains auteurs. Grâce aux travaux du linguiste Max Weinreich, il existe depuis 1948 des normes de standardisation de la langue qui lui ont donné une grammaire et une orthographe spécifiques. D'une part, le fait que l'auteure de *Royaumes juifs* ne respecte pas ces normes de standardisation rend parfois difficile la lecture, tout en donnant l'effet d'une langue archaïque, située à rebours des importants développements qui la caractérisent au xx^e siècle — d'autant plus que plusieurs termes et noms mentionnés dans le texte présentent une orthographe différente dans les titres mentionnés en note infrapaginale. D'autre part, le panorama de la littérature yiddish nord-américaine proposé passe sous silence les écrivains de Montréal, situation déplorable s'il en est. Cette omission paraît curieuse, puisque certains auteurs yiddish illustres, tels Jacob-Isaac Segal, Melekh Ravitch et Rokhl Korn, ont poursuivi une partie importante de leur carrière dans la métropole québécoise, tout en connaissant un rayonnement dans les grands centres culturels yiddish est-européens. D'ailleurs, Ertel a déjà cosigné une étude portant sur Melekh Ravitch, qui fut l'une des figures centrales du groupe varsovien *Khaliastra* (« La bande ») plusieurs années avant son émigration à Montréal.

Toutefois, malgré un positionnement qui inscrit le yiddish dans les cendres du passé, où tout est « anéantissement », puis « sacralisation » qui « paralysent le traducteur », on saluera chaleureusement l'initiative de Rachel Ertel dans *Royaumes juifs*, qui a le mérite de faire découvrir aux lecteurs francophones la créativité inégalée qui fut celle des yiddishophones parmi l'ensemble des cultures minoritaires.

... les œuvres présentées dans *Royaumes juifs* ont la caractéristique commune de représenter l'identité juive yiddishophone à travers des espaces diversifiés, au sein desquels les protagonistes sont appelés à se redéfinir...

langue, les arracher au chaos de l'Histoire, les apprivoiser. Alors seulement il peut passer à l'acte, exaucer le désir de la langue qui habite en lui de se dire ». En ce sens, la traduction du yiddish serait un « travail de deuil pour la langue assassinée ». Ce propos rend compte d'un point de vue subjectif qui est particulièrement soumis à ce que Sherry Simon nomme « le fardeau du yiddish » (*Traverser Montréal*, Fides, 2009). Pour plusieurs descendants des yiddishophones, en effet, la traduction des

du yiddish en tant que langue de communication. Pour Shandler comme pour beaucoup d'autres, le yiddish serait devenu « une langue du futur » (« *Yiddish Is the Language of The Future* » est le nom d'un groupe sur Facebook qui est bien connu des yiddishophiles). Cette perspective, qui n'occulte pas la perte du Yiddishland, est pour le moins rafraîchissante.

En définissant le yiddish comme une « langue assassinée », Ertel évoque un